

Bergische Universität Wuppertal
Romanistik

Rencontres littéraires

14 novembre 2019

Ségolène Dargnies



BERGISCHE
UNIVERSITÄT
WUPPERTAL

Dr. Stephan Nowotnick (nowotnick@uni-wuppertal.de)

Marie Cravageot (cravageot@uni-wuppertal.de)

« Au cœur de *Piano Ostinato*, il y a un personnage, Gilles, que je porte en moi depuis longtemps. Sa profession n'a pas eu de secret pour moi bien longtemps : musicien. Et très vite aussi, son instrument m'est apparu : le piano. J'ai voulu le saisir, non pas dans un moment de gloire, de sérénité complaisante, mais vacillant dans un instant de crise : cet instant où l'on bascule et l'on tutoie le chaos, celui où dans une fragilité inconfortable, forcé d'ôter les masques qu'on revêt jour après jour, on se révèle dans sa vérité. Question de vie ou de mort, littéralement. Mais enfin, tout cela ne fait pas fiction. Un traité de psychologie, tout au plus. Il m'a fallu trouver pour ce personnage au bord d'un trou noir, des échappatoires, aussi obscures soient-elles d'ailleurs. Le faire nager de long en large à travers les pages de ce texte, dont le cadre n'est autre qu'une piscine municipale parisienne, m'a permis de l'incarner, de lui donner un corps, qui oscille entre performance, lassitude ou même épuisement. Le construire au miroir de Robert Schumann, autre musicien brisé, éminent s'il en est, a été peut-être le véritable point d'ancrage de la réalisation de cette fiction. Comme si la fiction risquait de se dessécher à force de se mirer en elle-même, qu'elle avait, éperdument, besoin d'aspirer le réel pour ne pas se taire à jamais, pour pouvoir « mentir-vrai », pour reprendre le mot fameux et si juste d'Aragon. »

Sékolène Dargnies, septembre 2019

Extraits tirés de

Piano Ostinato

(Mercure de France, 2019)

Extrait 1 : Le corps - les rites (25-28).....	p. 7
Extrait 2 : Robert Schumann : le double envahissant (44-46).....	p. 9
Extrait 3 : Trouver une forme. L'alternance des voix. (42-43).....	p. 11

Extrait 1 : Le corps - les rites (p.25-28)

La veille du mardi 7 janvier fut un lundi 6 car tout allait encore bien. Gilles ce jour-là quitta son instrument à dix-sept heures précises, car il était d'usage les veilles de concert, et on y était, de renoncer à ses habitudes d'oiseau de nuit, et de se coucher plutôt avec les poules qui, à l'époque que nous décrivons, avaient déserté depuis longtemps le dix-neuvième arrondissement parisien, contraintes à l'exode dans de lointaines banlieues, mais dont on se plaît encore à imaginer qu'elles aiment toujours autant se coucher de bonne heure, lovées les unes contre les autres dans leur poulailler propre, plume contre plume, bec contre bec, en prévision de la longue et harassante journée de ponte et de picorage qui les attend le lendemain. Sitôt nourri de trois œufs à la coque dans lequel il avait laissé tremper de succulentes mouillettes de pain poilâne recouvertes de beurre salé, un choix gastronomique qui n'avait cette fois plus rien à voir avec les poules mais avec un besoin accru de protéines lié à la journée toute particulière qui l'attendait quelques heures plus tard, Gilles se plaça dans son lit en position de sommeil, le corps lové en boule compacte, façon ours en attente d'endormissement hivernal, et tourné vers le mur dont la présence massive et enveloppante lui assurait un prompt endormissement.

Il se leva à l'aube du 7 janvier, avala coup sur coup deux bols de porridge arrosés de lait tiède et se promena ensuite longuement, des Buttes-Chaumont au métro Glacière, aller et retour, profitant de cette journée à la fois ensoleillée et glaciale, combinaison météorologique qu'il trouva des plus appréciables. Il marcha assez longtemps pour pouvoir reparcourir tous les moments du concerto qu'il allait jouer ce soir-là : ses chemins de terre, plats et réguliers, ses crêtes caillouteuses et acérées gravies à coup de grandes lancées d'accords qu'il jetterait seul au piano, ses longues vagues rondes et enveloppantes dans lequel l'orchestre

réuni se laisserait glisser, et le chant du hautbois, vaillant et tenace, qui le guiderait comme vous éclaire et vous ravive un chant de merle à la fin d'un long hiver glacé. Tout fut revu, réécrit en esprit, jusqu'à ce que le désir de jouer palpite à la surface de sa peau, accélérant de façon presque douloureuse la pulsation de son cœur. À seize heures piles, il rejoignit la salle de concert pour les derniers réglages en vigueur : il recommanda que l'instrument fût déplacé d'une dizaine de centimètre, le tabouret abaissé de quatre millimètres environ, le chauffage de l'établissement descendu de deux degrés, suscitant l'agacement de l'un des techniciens de garde qui, visiblement, était ce jour-là d'humeur massacrate et attendait avec une impatience mal dissimulée d'aller boire son demi bien frais dans le troquet d'en face — ce type se prend pour Brendel ou quoi bougonna-t-il dans sa barbe de trois jours. Loin de moi l'idée d'arriver aux chevilles d'Alfred, pesta Gilles, m'enfin je vous en foutrai des concerts où l'on n'aperçoit que l'oreille droite et le soulier gauche du chef d'orchestre. Il avait ensuite testé une nouvelle fois l'instrument et s'était félicité du son mat, chaud et riche, mais sans trop en faire non plus, de l'animal donc il avait caressé le flanc noir laqué avec amour.

Extrait 2 : Robert Schumann : le double envahissant (44-46).

Pour parler ainsi à Bobby comme à un semblable, il avait fallu du temps, du temps et de la concentration, il avait fallu l'imaginer longuement, lui donner une enveloppe de chair, une palpitation. Ça peut paraître un peu fou, un peu précieux, mais j'ai besoin de ça, je converse peu avec les statues. J'ai eu besoin de te voir, au travail, ton ombre maigre derrière le piano, les cheveux en bataille, couvert d'une redingote épaisse, une écharpe interminable, des mitaines peut-être — bien sûr qu'il faisait froid, vous avez déjà eu chaud vous, à Leipzig ? — Clara qui apparaît un peu plus loin, au second plan, chignon bas et serré, robe en laine grise bien cintrée à la taille, un peu austère mais qui lui va fort bien quand même, puis se rapproche de toi, jette un œil par-dessus ton épaule — tu écris quoi mon amour, encore une Phantaisie ? — elle pianote, t'asticote, tu la repousses, tu as besoin de calme, de tranquillité. C'est pour moi ? Je la jouerai ? Oui je la jouerai ! Mais mon chéri, mon bijou chou genou caillou, vas plus loin, ajoute un second et un troisième mouvement, oui je veux un Concerto, un truc d'une beauté à couper le souffle, quelque chose qui reste, je veux qu'on parle de toi dans trois siècles encore. S'il te plaît Robert.

Tu t'exécutes, tu vas écrire pour elle le fameux Concerto, bien sûr tu sues devant tes portées, tu en baves, on imagine toujours que les types comme toi ont claqué trois fois des doigts pour écrire leur œuvre, mais non ça ne vient pas comme ça, le premier jet n'est jamais le bon, trop facile, il faut aller chercher plus loin dans le tréfonds de toi-même les voix que chanteront les cordes, les vents, maîtriser les silences, les accélérations, dégager les grands volumes et ciseler ensuite avec d'infinies précautions, et puis là-dessus, placer le piano, tu rêves qu'il ne domine pas l'orchestre mais l'accompagne, se mette à son service, un piano épris d'égalité, pré-démocratique. Tu combats en permanence les ombres noires qui s'agglutinent à toi, qui te disent : sois triste et étends-y toi, tu ne mérites pas cette musique-là, tu ne mérites pas cet amour-là, creuse ta tombe et étends-y toi. Tu es vaillant

en ce temps-là, le résultat sera à la hauteur, Clara raffole du Concerto et l'exécute un certain premier janvier 1846 devant un parterre de deux-mille spectateurs et le brio qu'on lui connaît — toute ronde d'Emil, votre quatrième enfant et premier fils, qui naîtra bientôt.

Si tu laisses Clara jouer ce soir-là, ça n'est pas seulement parce qu'elle te l'a demandé ni parce qu'elle est une des meilleurs pianistes de sa génération — comme tous les artistes tu as ta fierté, un ego ravi de se revigorer à la première occasion et tu pâlis un peu devant les tonnerres d'applaudissement qu'elle se réserve pour elle seule à la fin du concert, courbée dans sa robe de velours mauve, taille haute cette fois, rose de plaisir, devant le public ravi, c'est aussi que pour des raisons purement techniques tu as dû renoncer quelques années plus tôt à ta carrière d'interprète. Pianiste manchot qu'on te surnomme. À l'époque où tu te formais auprès de Herr Wieck, pédagogue fameux et père despotique de ta future femme, enchaîné à ton piano près de quatorze heures par jour, tu t'es aperçu que ta main droite ne fonctionnait plus là, pile au milieu d'un banal exercice, un matin d'automne, sombre, grisâtre, le ciel bas, ce qu'on fait de plus ordinaire, ton troisième doigt t'a lâché, raide comme un paralytique qu'il est devenu et douloureux à souhait, plus possible d'avancer. Tu en as vu d'autres, tu as gardé ton calme — ça passera, j'ai une tête à ne pas me relever à la première des embûches peut-être ? — les médecins réunis en conseil t'ont recommandé un peu de repos, tu t'es exécuté, profitant de cette période paresseuse pour t'initier au violoncelle, qui, c'est bien connu, assure une pleine détente des mains. Triangle, violon, trombone ou grosse caisse : sincèrement ça n'aurait pas changé grand-chose, la douleur enfle de jour en jour et tu dois te faire, mois après mois, à l'idée que tu ne seras pas concertiste, te jetant à partir de cette époque à corps perdu dans la composition, ce qui n'est pas une si mauvaise idée, peut-on dire après coup, mais après coup on peut dire des tas de choses et ça ne doit plus t'aider beaucoup.

Extrait 3 : Trouver une forme. L'alternance des voix. (42-43)

Ce que je me suis demandé à ce moment-là, ce que je me demande toujours d'ailleurs, songe Gilles en démarrant ses longueurs de brasse coulée, c'est comment un type comme toi, dont le génie ferait se recroqueviller de honte n'importe quel compositeur d'aujourd'hui, quelqu'un comme toi donc, qui, après certes quelques altercations musclées avec son beau-père, a fini par vivre avec la femme que tu aimais et qui te le rendait bien, ne te larguant pas à la première des contrariétés comme le font les Clara d'aujourd'hui, père aussi d'une ribambelle d'enfants et je crois que ça peut être joyeux, a eu, finalement, une vie aussi — triste ça ne conviendrait pas, c'est vraiment trop faible — aussi désespérément noire. Un enfer que fut ton existence, et encore je pèse mes mots tu sais, se dit-il encore, s'agrippant à la paroi du bassin, ayant senti une crampe douloureuse à la cuisse gauche qui nécessitait une pause de quelques minutes.

Que tu aies été autant habité par les démons de la mélancolie sans pour autant renoncer à travailler sans relâche, à bâtir tes étranges objets musicaux : j'en connais quelques-uns qui plus vite que toi se seraient couchés par terre, attendant que d'une façon ou d'une autre se termine le fardeau qu'était leur vie. Et plus je t'ai fréquenté, plus donc, je me suis demandé : pourquoi? Pourquoi cette existence dure comme les cailloux ? Pourquoi a-t-il fallu que tout se termine là, dans cet asile d'aliénés, dans la solitude la plus profonde, sans que Clara t'ait rendu visite pendant près d'un an, sans que tu aies pu une seule fois tenir dans les bras ton dernier fils ? Je pense parfois avec effroi à ta silhouette d'homme affamé, couché dans l'obscurité de ta petite cellule.

Gilles plonge la tête dans l'eau et souffle doucement, peu à peu la douleur se tait, il remue ses jambes pour s'assurer qu'elles remplissent de nouveau leur fonction, il n'aura pas cette excuse pour écourter l'entraînement. Il jette un coup d'œil au bassin, la fréquentation atteint son pic dans les lignes rapides : les nageurs

se suivent de près mais avancent prestement, chacun se conduisant poliment et prenant garde à ne pas ralentir l'allure générale. Il laisse passer quelques corps si rapides qu'il risquerait de troubler leur course et se faufile de nouveau dans le flot.